

CONTE

FORNAX ÉDITEUR

DE L'AN

3 0 0 0

**AU
PATRONI**

P O U R

**È
L
E**

LES TOUT

VŒUX

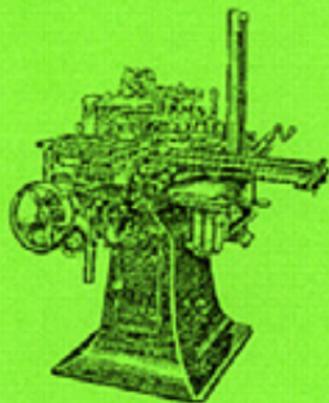
P E T I T S

2 0 0 4

**CONTE
DE L'AN
3 0 0 0
P O U R
LES TOUT
P E T I T S**



AURÉLE PATORNI



**F
O
R
N
A
X**

2 0 0 4

Alors, devant le groupe d'enfants pressés autour de lui, le grand père commença ainsi :

Ceci, mes enfants, se passait il y a fort longtemps, vers l'an deux mille environ. À cette époque, on ne croyait déjà plus au surnaturel. Pourtant, la science n'en était qu'à ses débuts, car on continuait à employer les dangereux trains sur rails, les téléphones à fils, les moteurs à essence, etc.

Pour s'instruire, on ne connaissait guère que « les livres » ; ils nécessitaient beaucoup de temps pour être lus et quelquefois plus encore pour être écrits. On rencontrait encore des « Artistes » ; c'étaient de pauvres hères qui menaient pour la plupart une vie misérable mais qui choisissaient ce métier pour des raisons que nous ne pouvons pas comprendre aujourd'hui. Il y avait même des poètes. Ceux-là parlaient constamment d'Amour, de Beauté et pendant que leurs contemporains s'essayaient aux mathématiques, ces malheureux s'obstinaient à contempler les soleils couchants et à composer des sonnets



pour chanter des planètes qu'ils ignoraient totalement, puisque personne n'y était encore allé. Ils étaient d'ordinaire tenus pour inutiles, on ne leur faisait pas de mal, mais on les laissait mourir de faim ; c'était peut-être pour en diminuer le nombre mais tout porte à croire qu'ils possédaient une vitalité spéciale car ils se multipliaient quand même avec une effrayante progression.

Or, il advint qu'un jour un philanthrope organisa un concours de poésie. Le premier prix devait permettre au gagnant de se nourrir pendant un mois. Alléchés, des milliers de poètes se mirent à l'œuvre et, pour trouver les sommes nécessaires à l'impression de leurs poèmes, les uns vendirent leur meubles, d'autres firent des dettes, tous se ruinèrent à jamais.

Le jour de la clôture du concours approchait. Tous les poèmes qui, selon les conditions des organisateurs, devaient être imprimés, avaient été remis au jury, sauf un retardataire demeurant encore à la composition sur une monotype. On désignait sous ce nom une machine très parfaite, pour



cette époque, mais qui avait le gros incon-
vénient de tirer un mauvais livre à autant
d'exemplaires qu'un chef-d'œuvre.

Cette monotype intéressait vivement le
poète ; il la chérissait d'autant plus qu'elle
contribuait à la réalisation de ses vers, et il
s'émerveillait de la délicatesse de son méca-
nisme. Il passait des heures à la regarder
fabriquer elle-même les caractères, les ali-
gner et les tasser avec ses petites tentacules
d'acier, si adroites, qu'elles lui paraissaient
vivantes. Il était, comme tous les artistes,
peu versé dans les secrets de la mécanique,
mais il dédaignait les explications du chef
d'atelier car il aimait à évoquer l'ultra-
terrestre et se plaisait à imaginer un génie
bienfaisant, caché dans la machine et diri-
geant ses mouvements.

Or, la veille du concours, les ouvriers se
mirent en grève (tout comme aujourd'hui
mes enfants). Vous dire l'affolement du
poète serait inutile. Le pauvre garçon passa
une nuit épouvantable, puis il se rendit à
l'imprimerie où le patron lui démontra l'im-
possibilité de continuer le travail. Et ce



brave homme s'évertuait à le consoler, quand en s'approchant de la monotype, il poussa un cri de surprise ! La composition était terminée ! La machine avait travaillé toute seule pendant la nuit.

.....

Oui, mes enfants, cette machine était fée et elle avait voulu se révéler au seul homme capable d'agréer cette manifestation. Comme vous le pensez, le poète remporta le premier prix, il se maria et eut beaucoup d'enfants.

— Mais, grand père, dit un petit garçon, est-il bien nécessaire de mêler une fée à ton histoire, pour expliquer l'acte de cette machine.

— Sans doute, mon enfant, répliqua l'aïeul ; l'intervention d'une fée fut indispensable, car la transmission du mouvement par les ondes n'était pas encore au point et il fallut de longues années avant qu'un inventeur ne présentât à l'Académie



sa dernière création que vous pouvez voir
au Musée des Inventions Périmées.

— Quelle création ?

— Une machine qui corrigeait toute seule
les fautes d'orthographe, répondit le grand-
père ; mais à mon avis elle devait être
hantée elle aussi car on n'a jamais pu la
remettre en marche malgré les primes
offertes par de nombreux écrivains.

— Mais les fées existent donc toujours,
demanda le petit garçon.

— Elles existent tant qu'on y croit, af-
firma le vieillard, et il faut y croire.

— Mais pourquoi ?

— Pour qu'il nous reste encore ici-bas
quelque chose d'inexplicable.



Et, plus inexplicable encore : l'entêtement de Christian Laucou à imaginer, tous les ans, une carte de vœux pour les amis de Fornax (anciennement Éditions du Fourneau).

L'auteur de ce conte, Aurèle Patorni (1880-1955), avocat défrôqué, fut poète, romancier, journaliste, librettiste, conférencier, pacifiste... et anarchiste.

Ce petit texte parut pour la première fois en conclusion de son recueil de poèmes *Échappements libres. Une Note de l'Imprimeur*, en guise de justification de tirage, précisait : « Il ne faut voir dans ce conte aucune allusion à la présente édition qui fut composée à la main, et sans autre concours, par moi, A.-G. L'Hoir, imprimeur 26, rue du Delta à Paris et strictement limitée à 250 exemplaires. »

La présente carte de vœux n'est pas composée ainsi... mais la composition à la main est encore couramment pratiquée, à l'aube de 2004, par son concepteur :

**Christian Laucou, codicofacteur,
37 bis, rue de Montreuil 75011 Paris.**



